

GRUTMAN, Rainier, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois* (Montréal, Fides-CÉTUQ, 1997), 224 p.

Pierre Rajotte

Volume 52, numéro 1, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005583ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005583ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rajotte, P. (1998). Compte rendu de [GRUTMAN, Rainier, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois* (Montréal, Fides-CÉTUQ, 1997), 224 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52(1), 82-84.
<https://doi.org/10.7202/005583ar>

COMPTES RENDUS

GRUTMAN, Rainier, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois* (Montréal, Fides-CÉTUQ, 1997), 224 p.

La question de la langue est étroitement liée à celle de la littérature. Depuis quelques années, de nombreuses études relevant de disciplines telles que la socio-critique, la stylistique, la pragmatique et la linguistique se sont penchées sur ce rapport étroit. Peu d'entre elles toutefois se sont intéressées à la littérature québécoise du XIX^e siècle. Pourtant, cette époque marque les débuts des lettres canadiennes-françaises en tant que telles. Quelles relations cette littérature naissante entretient-elle avec la langue? Une relation unilingue, comme le laisserait croire la montée du nationalisme, ou une relation plurilingue, voire «hétérolingue», tout exposés qu'étaient les lettrés à la langue de l'administration, soit l'anglais, ou encore à la langue de l'Église, soit le latin? C'est à ce genre de question que Rainier Grutman entend répondre. À partir d'un échantillon «représentatif du *répertoire linguistique* des premières lettres québécoises» (p. 21), son étude se propose plus précisément de rendre compte de l'«exceptionnelle richesse langagière» qui caractérise la littérature de cette époque, de son «hétérolinguisme», c'est-à-dire de la présence dans les textes «d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale» (p. 37). Il entend ainsi contribuer «à une socio-stylistique des textes tout en demeurant respectueux de leurs particularités littéraires» (p. 12).

Après une mise au point théorique où sont définis les concepts de diglossie, de bilinguisme, d'hétérolinguisme, et où est ébauché le contexte sociolinguistique du XIX^e siècle québécois, Grutman se livre à la recherche des effets hétérolingues dans les œuvres suivantes: *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils, *La terre paternelle* de Patrice Lacombe, *l'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, les *Légendes canadiennes* de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, *Les Anciens Canadiens* d'Aubert de Gaspé père, *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa, *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville et quelques contes de Honoré Beaugrand et de Louis Fréchette. Dans ces romans, contes et légendes, Grutman relève la présence plus ou moins marquée de quatre langages. Outre le français standard et le français régional ou parler populaire, le latin des classiques et l'anglais des romantiques y prennent également place. La résonnance de ces langues étrangères ou de ces variations régionales ou sociales du français témoigne de diverses fonctions: tantôt référentielle, c'est le cas notamment du parler québécois ou de l'anglais qui permettent aux auteurs d'augmenter la vraisemblance de leurs histoires; tantôt culturelle dans la mesure où l'usage du français international et de citations latines ou anglaises constituent des signes de

[1]

stratification sociale, voire pour les auteurs une façon de marquer leur appartenance au champ littéraire en formation. En fait, le «répertoire quadriphonique» (p. 191) que Grutman met en évidence «en dit long sur la représentation de la collectivité québécoise cultivée par ceux qui avaient accès aux moyens de production littéraire» (p. 191). À cet égard, l'étude permet de lever le voile sur certaines idées reçues. À titre d'exemple, Grutman fait remarquer, en analysant les nombreuses allusions à la langue et à la littérature anglaises qui émaillent le roman *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé (1837), que «par-delà les différences de langue, il existait une solidarité de classe entre les élites anglophone et francophone sur laquelle les historiens passent trop volontiers l'éponge» (p. 62).

Bien qu'intéressante et fort bien articulée, l'étude soulève certaines questions. Le corpus, par exemple, est-il vraiment représentatif de la production de l'époque? L'auteur mentionne lui-même que selon le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, les essais constituent 75% de cette production. L'échantillon ne comprend toutefois qu'un seul essai soit l'ouvrage de Garneau, au sujet duquel l'analyse est très peu développée sinon pour dire que: «François-Xavier Garneau s'écarte des discours tenus en Europe par sa façon d'aborder, ou plutôt de ne pas aborder, la question linguistique.» (p. 70) En fait, l'auteur endosse une conception très restrictive de la littérature, en postulant entre autres que les textes de fiction sont les «seuls dignes de l'épithète "littéraire" de nos jours» (p. 20). C'est là un point de vue qui va un peu à l'encontre de l'histoire littéraire récente qui nous invite à réexaminer le passé littéraire, en tenant compte de la conception très large qu'on avait du littéraire au XIX^e siècle, et ainsi à rétablir un grand nombre d'écrits tombés dans l'oubli. «Nos ancêtres ont beaucoup écrit au dix-neuvième siècle, et nous avons l'obligation de les lire partout où ils nous ont précédés, sans nous limiter à des genres ou à des formes traditionnels», estimait David Hayne en 1980 («Problèmes d'histoire littéraire du XIX^e siècle québécois», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 2 (1980-1981): 48). Par ailleurs, l'insistance de Grutman à considérer la littérature québécoise du XIX^e siècle comme un corpus «souvent honni, mais rarement lu» (p. 19) ne manque pas d'étonner quand on considère les travaux importants entrepris par des chercheurs et des équipes de recherche (*La vie littéraire au Québec*, *l'Archéologie du littéraire*, etc.) depuis au moins deux décennies. «Le temps est venu de relire ce XIX^e siècle québécois dont on persiste à dire tant de mal» (p. 195) lance Grutman. L'invitation est louable, mais donne toutefois l'impression d'enfoncer une porte déjà entrouverte. Qu'à cela ne tienne, l'étude propose une relecture originale de quelques-unes des principales œuvres littéraires québécoises du XIX^e siècle.